

Une zone trouble *Jungle Fever* de Spike Lee

Gilles Marsolais

Numéro 56-57, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1991). Compte rendu de [Une zone trouble / *Jungle Fever* de Spike Lee]. *24 images*, (56-57), 95–96.



Flipper et Angela, son amante italo (Annabella Sciorra)

UNE ZONE TROUBLE

par Gilles Marsolais

Avec ce film produit par la Universal Pictures (MCA) et distribué par la United International Pictures, Spike Lee accède aux ligues majeures, même s'il est reparti déçu (c'est là un euphémisme!) par le prix de consolation que lui a décerné le Festival de Cannes (pour le meilleur second rôle!).

D'après lui, *Jungle Fever* est une illustration des barrières raciales, sociales et sexuelles que les gens et les communautés érigent (ou érigeront) entre eux. Habitant un quartier chic de New York et travaillant dans un bureau d'architectes blancs, Flipper (Wesley Snipes — déjà vu dans *Mo' Better Blues*) décide un bon jour de quitter son emploi lorsqu'il devient évident que ses chances d'avancement sont pratiquement nulles et qu'il est l'objet d'une forme de racisme inavoué. Sur ces entrefaites, il devient l'amant d'une secrétaire intérimaire italo-américaine (Angela/Annabella Sciorra) récemment engagée dans la boîte. À travers cette liaison, Spike Lee exploite, à sa façon, la confrontation des préjugés, sur les plans individuel et collectif, en mon-

trant en parallèle les points de vues respectifs de chacune de deux communautés: l'italienne, de Bensonhurst et la noire, de Harlem. Jusqu'à ce que l'équipée se termine par un désastre total: riche de ses convictions enfin confirmées, Flipper retournera auprès de sa femme noire et Angela regagnera le domicile paternel, soumise à la loi du clan.

Que Spike Lee le veuille ou non, son film a une valeur de démonstration, et il n'est pas sans provoquer un profond malaise. C'est comme s'il se plaisait à renvoyer dos à dos chaque communauté, comme s'il constatait et consacrait du même coup l'impossible communication entre elles, renvoyant chacune à son ghetto, doré ou pas.

Spike Lee affichait déjà clairement ses couleurs dans *Do The Right Thing*. Tout en reconnaissant qu'il était superbement filmé, le film m'avait sérieusement indisposé au niveau de son contenu, lors d'un premier visionnement à Cannes. Depuis, il a fait un tabac, notamment auprès de la communauté noire américaine. Or, mes réserves à son endroit demeurent inchan-

gées, et le malaise provoqué par *Jungle Fever* me conforte dans mon opinion. Voyons cela de près.

Déjà, le «héros» de *Do The Right Thing* met le feu aux poudres de son quartier en s'en prenant à la petite pizzeria du coin tenue par un «Italien», un italo-américain pas plus mauvais bougre que la plupart des petits commerçants condamnés à œuvrer dans un quartier difficile. Ce «héros», qui est le seul personnage de sa bande à avoir une certaine conscience politique, opère à la toute fin du récit un revirement d'attitude aussi brutal qu'il est inexplicable, en prenant le leadership d'un petit commando typiquement «fasciste», comme s'il décidait soudainement de «faire ce qu'il faut... au bon moment», justifiant du même coup le titre du film: «Do The Right Thing». Le bât blesse doublement du fait que ce «héros» (Mookie) est incarné à l'écran par Spike Lee lui-même, le personnage se faisant alors doublement le porte-parole du réalisateur et de son message. D'ailleurs, pendant tout le film, Spike Lee joue avec le spectateur en le charriant de



Angela froidement accueillie par le père de Flipper. Ossie Davis, Wesley Snipes, Annabella Sciorra et Ruby Dee.

gauche à droite, en se réclamant d'attitudes contradictoires héritées de Martin Luther King Jr (contre la violence) et de Malcom X (acceptant la violence comme moyen d'autodéfense), pour proposer en fin de parcours un militantisme qui repose sur une forme de racisme à rebours pour le moins inquiétant, son «héros» n'étant en aucun cas placé dans une position d'autodéfense.

Ici, dans *Jungle Fever*, Spike Lee prêche carrément pour la mentalité de ghetto: chacun dans son coin, les ethnies, les races et les communautés culturelles ne sont pas faites pour se fréquenter. Pire, conclut-il, de telles fréquentations sont même condamnables et vouées à l'échec de toute façon. Comme il se doit, en conférence de presse, Spike Lee prétend vouloir dire autre chose, en arguant précisément que la liaison qu'il montre entre un Noir et une Blanche est d'entrée vouée à l'échec, parce que fondée sur la curiosité, voire sur l'exotisme. Or, c'est justement par là que le bât blesse à nouveau, que son argumentation s'écrase. La rencontre entre Flipper et Angela constitue le pivot central du récit et elle est négociée d'une façon telle qu'elle constitue la plus grande faiblesse du scénario: elle apparaît comme un «coup de foudre» parachuté, avec son cortège de clichés complaisants, pour répondre à des besoins scénaristiques, et elle constitue un argument spécieux donnant à Spike Lee la part belle pour renvoyer dos à dos chacune des deux communautés et prêter une valeur universelle à un cas particulier fondé sur une fausse prémice. Les sophistes sont nombreux en cette fin de siècle! En outre, Spike Lee prête à Angela des intentions qu'elle n'a pas (comme le fait que son attirance serait fon-

dée sur l'exotisme), lui permettant de miser sur un ensemble de clichés pour alimenter son propos ségrégationniste. Qui plus est, les raisons avancées par les membres de chacune des deux communautés pour condamner cette liaison n'ont rien à voir avec le fait qu'elle serait fondée sur une attirance «malsaine», donc vouée à l'échec dès le départ; leurs arguments sont d'un tout autre ordre et ils seraient impossibles à faire avaler par le spectateur dans le cas d'une liaison réussie.

Si on y regarde bien, à travers la glorification de son héros «tête chaude», *Do The Right Thing* n'est rien moins qu'une profession de foi raciste, la justification d'une position militante radicale prônant un racisme à rebours; alors que *Jungle Fever* apparaît comme la version «raisonnée», captieuse, de cette position ségrégationniste. Ces films sont d'autant plus habiles et délicats à manipuler qu'ils ont une belle apparence comme les arguments spécieux qui les alimentent. Que ce soit au niveau du petit peuple de la rue, comme dans *Do The Right Thing*, ou dans les milieux plus éduqués, comme dans *Jungle Fever*, le constat est le même: ce n'est pas une question de classes sociales, mais strictement un problème de races, nous dit Spike Lee. Dès lors, le progressisme consiste à rester entre Noirs: malgré ses protestations, notamment au «resto black», Flipper finit par rentrer dans le rang, au point de refuser d'avoir des enfants métissés. (De fait, il n'est pas si éloigné de son père, le pasteur intégriste, qui estime que le mélange des couleurs, et même des teintes, entraîne la «dilution de la race».) Et est-ce bien le hasard qui veut que ce soit encore le personnage italo-américain qui écope le

plus (Angela y perd sur tous les plans)? Spike Lee dit croire aux relations interraciales, mais il fait dire le contraire à ses héros que l'on peut considérer, à juste titre, comme ses porte-parole. Si tel n'est pas le cas, ces films présentent un sérieux problème de «point de vue». Et à cet égard, la relation qui s'esquisse timidement, en contrepoint, entre Paulie l'anti-héros (John Turturro) et Orin semble tout aussi fragile et problématique, même si elle se veut moins «exotique».

Cela dit, il ne faut pas voir en Spike Lee l'incarnation du «méchant Satan». La discussion des femmes noires entre elles vaut à elle seule le déplacement: elle amuse et inquiète à la fois, levant le voile sur une réalité vécue de l'intérieur où la «couleur» de la peau devient primordiale. «Tout le monde est raciste», semble-t-il dire, «même les Noirs entre eux, donc...». Dans la foulée, certains pourraient observer que Spike Lee se contente simplement d'établir un constat, mais l'ennui c'est que la réflexion à ce sujet est plus avancée aujourd'hui que ne le laissent croire ses films qui se contentent de reconduire les pires clichés, lorsqu'ils ne cèdent pas au racolage. Voyez, à cet égard, la séquence de la piquerie (la «shooting gallery») planant sur la musique envahissante de Stevie Wonder, qui a ému certains Français: on se croirait dans la prison turque de *Midnight Express*, s'attendant à rencontrer Brad Davis au détour de quelque coin sombre... ■

JUNGLE FEVER

États-Unis 1991. Ré. et scé.: Spike Lee. Ph.: Ernest Dickerson A.S.C. Mont.: Sam Pollard. Int.: Wesley Snipes, Annabella Sciorra, Spike Lee, Anthony Quinn, Ossie James, Ruby Dee, Lonette McKee, Samuel L. Jackson, John Turturro. 121 minutes. Couleur. Dist.: Universal.